

Fonctions et moyens de la géographie dans la Chine ancienne

Autor(en): **Mathieu, Rémy**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen
Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société
Suisse-Asie**

Band (Jahr): **36 (1982)**

Heft 2

PDF erstellt am: **04.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-146654>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

FONCTIONS ET MOYENS DE LA GÉOGRAPHIE DANS LA CHINE ANCIENNE

RÉMI MATHIEU, PARIS

La naissance et le développement de la connaissance géographique ont été le fruit et le reflet, à titre de superstructure, de l'évolution politique de la Chine ancienne. De même, l'accession progressive à un mode d'appréhension de l'espace chinois a permis de fournir de nouveaux instruments aux luttes pour le pouvoir qui s'y sont livrées de la fin des Zhou (période dite des Royaumes combattants, -475 à -221) à l'apogée des Han antérieurs (fin du -2^e s.). La connaissance de l'espace géographique présuppose, en Chine comme ailleurs, l'idée de nation et le statut d'Etat. C'est qu'en effet l'accession au sentiment national¹ résulte de (mais aussi forge, parallèlement à d'autres conditions historiques, géographiques, économiques et militaires bien sûr décisives) la constitution d'une entité géographique en état féodal. En ce sens, cette connaissance est vraisemblablement contemporaine, quoique n'en ayant pas le statut, de la fonction d'historien. Hegel a bien vu qu'une philosophie de l'histoire impliquait une philosophie de la géographie². Ainsi, dans la principauté de Qin, l'instauration de la fonction d'historien en -753³ suit-elle de fort peu (en -770) la constitution de cette principauté en état réellement indépendant.

1 Le terme «nation» est évidemment impropre à rendre la situation politique de la Chine des Royaumes combattants où, face à la royauté déclinante des Zhou, les principautés (*guo*) voyaient leur rôle et leur importance croître dans des proportions inverses. Le sentiment de l'identité clanique ne recouvre pas non plus tout ce que nous souhaitons énoncer sous ce vocable de «nation» qui renvoie à une structure étatique contrôlant une société fréquemment polyethnique, surtout dans les principautés limitrophes. Sur la situation politique des Royaumes combattants, voir H. Maspero *La Chine antique* Annales du musée Guimet t. LXXI, PUF, Paris 1965 p. 297 à 352 du livre III; M. Granet *La civilisation chinoise*, l'Evolution de l'humanité, A. Michel, Paris 1968, p. 42 et s.; J. Gernet *La Chine ancienne*, Que sais-je? n° 1113, PUF, Paris 1964, p. 77 à 102 du ch. V, etc. . .

2 Noté par E. Gilson in *L'esprit de la philosophie médiévale*, 2^e éd., Paris 1978, J. Vrin éd., p. 374. Voir aussi F. Châtelet «Hegel et la géographie» in revue *Hérodote* n° 2, 2^e tri. 1976, p. 77 à 93.

3 Voir *Shiji* de Sima Qian (-145 à -86?) trad. E. Chavannes *Les mémoires historiques de Se-ma Ts'ien* (cité *infra* SMT) en 6 vol., A. Maisonneuve éd., Paris 1967 et 1969

De même que la formation de l'état amène celui-ci à se constituer un passé (l'historien est appelé à rechercher dans le temps écoulé d'illustres ancêtres fondant le bon droit du pouvoir du prince) et à se projeter dans l'avenir (on écrit des annales pour justifier devant la postérité les décisions prises dans le temps présent), de la même façon, cette accession à la forme étatique paraît bien contemporaine d'une attitude qui vise à poser le territoire national par rapport aux autres dans l'espace. H. Spencer a bien indiqué que les peuples étaient arrivés par la guerre à la notion d'état⁴. A ce titre, la période des Royaumes combattants fut à n'en pas douter une époque de heurts des sentiments nationaux, de chocs des idées et des armes où l'accession au stade de l'analyse du réel permit un vigoureux bond en avant dans les domaines scientifique, philosophique et littéraire.

Par analyse du réel, nous entendons le mouvement de l'esprit qui tente de s'affranchir de la croyance et de l'idéologie magico-religieuse pour parvenir à la connaissance de la réalité ambiante. Les deux attitudes n'étant d'ailleurs pas si antagonistes qu'on l'a dit⁵; mais l'apparition de la pensée géographique scientifique a probablement lieu lorsque «la connaissance des pays se double du désir de comprendre» comme l'écrit J. de Romilly dans son Introduction à l'*Enquête* d'Hérodote⁶. Bref, lorsque l'on passe du «Pourquoi?» infantile et mythique au «Comment?» scientifique.

Les conditions du surgissement de l'enquête géographique ne se réduisent bien évidemment pas à des circonstances et des attitudes observées dans ce qu'il est convenu d'appeler l'histoire des mentalités⁷; elles sont

rééd., t. II p. 16. Le *Shiji* est la première des 25 histoires dynastiques; elle sert de modèle aux suivantes et constitue un monument de première grandeur aux plans littéraire et historique.

4 Noté par M. Alliot ch. «Ethnologie juridique» in *Ethnologie générale* sous la dir. de J. Poirier, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard-NRF, Paris 1968, p. 1131.

5 Nietzsche a écrit (in *La naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque*, coll. Idées, Gallimard-NRF, Paris 1977, p. 107): «Où l'homme cesse de connaître, il commence à croire.» Comme si la réalité ne pouvait être objet de croyance, objet où se pose la croyance! P. Ricoeur a bien vu («Mythe. L'interprétation philosophique» art. in *Encyclopedia universalis*, Paris 1976, t. II p. 535) que la classification était la base commune de la pensée religieuse et de la pensée scientifique. «En nommant, l'homme recherche une signification, un ordre . . . en classant, l'esprit prend une décision à l'égard des ambiguïtés de la réalité.» C'est ce phénomène qui apparaît comme charnière dans le processus qui permet la connaissance scientifique.

6 Hérodote, Thucydide *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard-NRF, Paris 1964, p. XVII. Jacqueline de Romilly fait là analyse de la naissance de l'Histoire, mais il nous semble que cette condition est tout autant celle de la géographie.

7 Celle-ci reste à faire pour la Chine antique. On sait que les difficultés de l'entreprise sont considérables. Les travaux de M. Granet (*Fêtes et chansons anciennes de la*

étroitement dépendantes des moyens matériels et intellectuels disponibles à une époque donnée. J. Needham⁸ a noté qu'une des premières références au calcul des géomètres apparaissait dans le *Shanhai jing*⁹, ch. 9, p. 3a, où l'on mesure un côté du monde en tenant un instrument de mesure (règle, chaîne d'arpenteur?) de la main droite et en pointant le Nord de la gauche. Nous ignorons beaucoup quant à l'apparition de la géométrie en Chine; les anciens Chinois étaient en effet plus intéressés par le calcul du mouvement des astres que par celui des distances séparant tel point d'un territoire de tel autre ou par la hauteur des monts. On peut néanmoins estimer que celle-ci naît avec le reste du mouvement scientifique chinois, aux alentours du -IV^e siècle.

C'est donc pendant cette période du début de la seconde moitié du premier millénaire avant notre ère qu'apparaît cet ensemble de circonstances favorables permettant l'étude de la terre chinoise. Mais que recouvrait donc pour les premiers géographes ce que nous appelons, selon le lieu où nous parlons, «espace géographique», «terre», «paysage», «territoire»? La réponse à cette question nous renseignera sur les fonctions qui furent celles de la géographie ancienne. Rappelons en quelques mots¹⁰ que la Terre est plate et carrée à l'image du plancher d'un char et que le ciel est une demi-sphère la recouvrant; le cercle étant inscrit dans le carré, les quatre

Chine, Paris 1919, mais surtout les monumentales *Danses et légendes de la Chine ancienne*, PUF, Paris 1959 rééd., 2 vol.) ont certes bouleversé l'analyse des données sociologiques de la Chine pré-impériale; mais parmi les reproches qu'on pourrait adresser à ce sinologue, particulièrement novateur en son temps, figurent la négation de l'aspect historique des phénomènes sociaux, la maigreur de la critique des textes et la primauté accordée à l'analyse des structures sociales au détriment des mentalités. Une critique des études mythologiques de Granet n'aurait guère sa place ici.

8 *Science and civilisation*, vol. III, Cambridge 1959, p. 570.

9 Le «Livre des monts et des mers» est un ouvrage dont les éléments les plus anciens sont vraisemblablement de la période des Royaumes combattants et les chapitres les plus récents de la fin des Han antérieurs (-206 à 9), sans tenir compte des interpolations des Jin (265 à 316). C'est un ouvrage de géographie, sans doute le plus ancien du genre (si l'on excepte le «Yugong»), porteur d'une étonnante documentation ethnologique et mythologique? Nous en proposerons une traduction avec commentaires dans les mois à venir. Les citations que nous en faisons plus bas sont extraites de l'éd. du *Shanhai jing jianshu* de He Yixing dont il a été fait un Index (Peiping, 1948), Centre d'études sinologiques de Pékin. Les numéros des notes renvoient à celles de notre traduction à paraître. La meilleure étude géographique sur cet ouvrage est à ce jour le «*Shanhai jing dili tukao*» de Wei Tingsheng in *Shanhai jing xinlun*, Taibei 1933, p. 113 et sqq.

10 Une analyse plus détaillée sur ce sujet est à lire dans le très classique ouvrage sur *La pensée chinoise* de M. Granet, éd. A. Michel, Paris 1950, p. 342 et s.

angles de la Terre ne sont pas «sous le Ciel» (*tian xia*), ce sont eux qui abritent les Barbares (au-delà commencent les terres d'exil, voir *Shujing* (cf. référence note 23) trad. p. 88). Quatre piliers soutiennent le Ciel en prenant appui sur la Terre. Il est donc possible de s'aventurer jusqu'aux limites du Ciel et des Mers qui bordent la Terre.

Si l'on compulse les textes anciens, un trait dominant apparaît d'emblée: la terre se définit et se perçoit avant tout comme une richesse, comme un ensemble de potentialités (*yong*) ou même comme la source de toute richesse: «Les montagnes et les mers sont les sources de toutes les richesses» est-il écrit dans le *Yantie lun*¹¹. Le rédacteur du *Liji*¹² s'exclame: «La Terre embrasse les fleuves et les mers . . . elle porte tous les êtres. Les montagnes . . . produisent toutes sortes de plantes . . . abondent en trésors précieux»! Dans son *Shiji*¹³, Sima Qian indique: «La terre a des montagnes et des fleuves d'où viennent les choses dont on se sert, comme elle a des lieux hauts et des lieux bas, des plaines et des marais où se produisent ce dont on s'habille et ce dont on se nourrit» et «un royaume a pour fondement ses montagnes et ses cours d'eau».

Par ailleurs, nous avons vu plus haut que la constitution en état était contemporaine d'une prise de position par rapport aux autres. Il y a là presque une contradiction dans l'attitude qui consiste à souhaiter connaître ces «autres» pour mieux s'en distinguer¹⁴. Car connaître les terres, c'est être amené à connaître les hommes et à être connu d'eux, à exercer sur eux une influence ou/et à être influencés par eux. Face à des risques de cet ordre, on sait que Platon¹⁵ était d'avis d'interdire les voyages à l'étranger pour les hommes de moins de quarante ans. Les hommes n'étaient pas les mêmes sous toutes les latitudes: «Les formes des corps n'étaient pas les mêmes dans les Vastes plaines et sur les bords des grands fleuves», écrit

11 Ouvrage de -81, trad. par D. Baudry-Weulersse, J. Lévi et P. Baudry *Dispute sur le sel et le fer*, Seghers éd., Paris 1978. La citation est tirée du ch. V p. 73. Notez l'expression «monts et mers» qui se retrouve dans le titre du *Shanhai jing* et sert à désigner l'essence même de la terre.

12 Ouvrage compilé sous les Han mais dont bon nombre d'éléments remontent à la fin des Zhou. Il a été traduit par S. Couvreur, Paris 1950, éd. Cathasia. Notre citation est extraite du tome II p. 466.

13 Voir réf. *supra* n. 3. Citation in *SMT* t. I p. 274, puis *ibid.* p. 280.

14 L'aspect psychologique et philosophique de cette question mériterait de plus amples développements qui n'ont guère leur place ici. Voir cependant P. Fédida *L'absence*, coll. Connaissance de l'inconscient, Gallimard-NRF, Paris 1978, p. 177 n. 1 *in fine*.

15 *Les lois* XII-950d in *Œuvres complètes* éd. Pléiade, Gallimard-NRF, Paris 1950, p. 1101.

le *Liji*¹⁶; «les hommes vivant sur un sol solide deviennent gras; les hommes vivant sur un sol poreux deviennent grands et ceux qui vivent sur un sol sablonneux sont maigres» indique encore le *Da Dai liji* (trad. (réf. note 43) p. 240).

La représentation que l'on a des autres doit en effet être suffisamment positive pour ne pas entraver ce processus de connaissance qu'est l'exploration géographique. A ce titre, les anciens Chinois qui se lancèrent dans cette aventure à l'extérieur ne furent ni plus ni moins xénophobes que les auteurs modernes les plus respectables: Vidal de la Blache n'accepte-t-il pas de voir décrits dans sa *Géographie universelle*¹⁷ les aborigènes australiens comme s'il s'agissait de bêtes fauves?

Du fait de l'imprécision des connaissances et de l'aliénation de la pensée primitive aux mythes, toute géographie antique se distingue mal de la mythologie, quand elles ne s'étayent pas l'une l'autre.

La vision de l'espace géographique propre mais surtout extérieur sera donc très dépendante de la représentation qui aura été faite *avant* l'enquête tant du paysage que des hommes. A cet égard, les pratiques religieuses apparaissent comme des médiations nécessaires à l'acquisition et à la conservation d'un territoire. «Une conquête militaire, écrit M. Eliade¹⁸, ne devient une appropriation qu'après un rituel de prise de possession.» La seconde fonction de la géographie dans la Chine antique visera donc à favoriser l'étude des lieux saints qui seuls permettent la possession effective de la terre, de ses hommes et de ses dieux.

Enfin, *last but not least*, comme l'a indiqué Y. Lacoste¹⁹, «la géographie est à replacer dans le cadre des fonctions qu'exerce l'appareil d'état pour le contrôle et l'organisation des hommes qui peuplent son territoire et pour la guerre.» C'est sans doute là le but essentiel assigné par le prince aux géographes: autoriser une connaissance permettant le contrôle des richesses possédées et à conquérir, des territoires acquis et à prendre; bref, fournir un savoir débouchant sur un accroissement de la puissance de l'Etat à l'intérieur de ses frontières comme à l'extérieur.

16 Trad. (réf. n. 12) t. I p. 294. Le *Shanhai jing* fournit de très précieuses informations d'anthropologie physique. Hippocrate de Cos (ca. -460 à -372) affirma quant à lui que le sol et le climat exerçaient une influence sur le corps et les mœurs des hommes (cité in Hérodote (réf. n. 6) p. 1530 n. 5).

17 Ch: «Océanie» de Privat-Deschanel, cité in Géza Roheim *Héros phalliques et symboles maternels dans la mythologie australienne*, Gallimard-NRF, Paris 1970, p. 20 n. 2.

18 *Le mythe de l'éternel retour*, coll. Idées n° 191, Gallimard-NRF, Paris 1969, p. 21-22.

19 *La géographie, ça sert, d'abord à faire la guerre*, petite coll. Maspero, Paris 1976, p. 8.

C'est en effet par la guerre, guerre de conquête et guerre défensive, que se résoudre la plupart des problèmes de «politique extérieure» des principautés de l'époque des Royaumes combattants et encore du début de l'empire jusqu'à l'apogée des conquêtes coloniales des Han antérieurs.

Telles sont, selon nous, les trois fonctions essentielles²⁰ de la géographie dans la Chine ancienne.

I

Fonction politique

On ne peut douter que la géographie soit essentiellement «orientée vers les besoins de la politique» comme le dit Strabon²¹. C'est assurément le but premier qui lui fut assigné dans les mythes qui servaient d'Histoire aux anciens Chinois. Curieusement, les premiers personnages reconnus comme «historiques» par ces derniers sont des souverains géographes. Leur fonction politique peut en effet se résumer en une entreprise de décompre puis de maîtrise de l'espace chinois.

Le premier et le plus illustre d'entre eux (il devint le patron des géographes²²) fut Yu le grand. On dit de lui qu'il «prit une connaissance

20 Jiang Shaoyuan (Kiang Chao-yuan) *Le voyage dans la Chine ancienne, considéré principalement sous son aspect magique et religieux* (Shanghai 1937, p. 54) et M. Soymié «Le Lo-feou chan. Etude de géographie religieuse» (in *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* t. XLVIII n° 1, 1956, p. 1) ont voulu y voir aussi un guide pour les voyageurs (voire pour le «touriste»). Il s'agirait pour le premier de ces auteurs de «fugitifs ou d'ermites» (*op. cit.* p. 99 n. 1) ou encore de grands seigneurs (*ibid.* p. 55). Il ne nous semble pas que les fugitifs ou même les ermites aient pu explorer l'empire un livre sous le bras; quant aux grands seigneurs, on peut penser que des hommes de la région leur servaient plus sûrement de guides que le «Yugong» (voir *infra* n. 23) ou le *Shanghai jing*. Ceux-ci sont d'ailleurs composés, soit dit en passant, au niveau de la Chine tout entière, donc à l'usage de celui qui possède ou souhaite contrôler l'ensemble des lieux décrits. Notons enfin que seule l'aristocratie lettrée pouvait espérer entrer en possession de ces textes dont on imagine aisément l'étroitesse de diffusion, aristocratie qui profitait certainement plus des guides locaux que des indications du *Shanghai jing* où l'on ne précise *jamais* si une rivière est facile à franchir ou si un chemin est commode à pratiquer. De toute façon, cette fonction, si elle avait réellement existé n'aurait été que fort secondaire par rapport aux précédentes.

21 Voir 1-1, 16; cité in R. Dion *Aspects politiques de la géographie antique*, éd. Les Belles Lettres, Paris 1977, p. 269.

22 Voir M. Granet *Danses et légendes de la Chine ancienne* p. 339 n. 2.

*exacte** des hautes montagnes et des grands cours d'eau» (*Shujing*)²³. «Yu parcourut les montagnes et y marqua les arbres, il détermina les hautes montagnes et les grands fleuves» (*Shiji* trad. in *SMT* t. 1, p. 100). C'est encore lui qui est censé avoir ordonné la mesure du monde (voir *supra* Introduction n. 8 et 9). A cette époque, la limite entre le mythe et l'histoire n'existe pas et n'est bien sûr pas ressentie. Le mythe est destiné à expliquer le pourquoi d'une prise de possession d'un territoire²⁴. Il s'est agi généralement de châtier les mauvais vassaux et d'en installer de bons, ceux qui ne jetaient pas le trouble (*luan*) sous le ciel.

Les premiers toponymes qui nous soient connus sont des noms propres Yin, ils marquent en fait l'acquisition d'une terre par un clan²⁵. Cette tradition se poursuivra pendant des siècles: on nommera un territoire d'après le nom de ceux qui l'occuperont et non l'inverse.

La terre est très souvent perçue comme ce qui se donne ou se prend pour asseoir une puissance: «Yu donna des terres et des noms» (*Shujing* trad. p. 86, on voit le rapport qui unit les uns aux autres). Le *Shijing*²⁶ parle bien de donner en fief «des montagnes et des rivières». Le *Zuozhuan*²⁷ rapporte les luttes des seigneurs pour prendre les terres (*qu di*). Un

* Souligné par nous, RM.

- 23 Le *Shujing* est le plus ancien des traités historiques (trad. française *Les annales de la Chine* par S. Couvreur, Paris 1950, citation p. 61). Il couvre la période des souverains mythiques, des Xia (-21^e au -16^e s.?), des Shang ou Yin (-16^e au -11^e s.) et des Zhou (-11^e s. à -221). Il n'est sans doute pas antérieur aux Zhou; la partie la plus intéressante est constituée par le «Yugong» ou «Tribut de Yu» (le grand) (voir les études géographiques «*Shanghai jing yu Yugong*» de Wang Yong in *Shanghai jing xinlun*, Taibei 1933, p. 183 et s., ainsi que «*Yugong zhu shi*» de Gu Jiegang in *Zhongguo gudai dili ming zhu xuandu*, Vol. 1, Pékin 1959.)
- 24 «Les rapports spatiaux sont des rapports de force» dit bien Y. Lacoste *La géographie, ça sert...* p. 186.
- 25 Voir L. Vandermeersch *Wangdao ou la voie royale*, Recherches sur l'esprit des institutions de la Chine archaïque, t. I, *P.E.F.E.O.* vol. CXIII, Paris 1977, p. 218 n. 53; ainsi que Qian Mu «Zhou chu dili kao» in *Yanjing xuebao* n° 10, 1931, p. 1955 et sqq. Chen Mengjia «Shang dai de shenhua yu wushu» in *Yanjing xuebao* n° 20, 1936, p. 489.
- 26 «Livre des vers», le plus ancien monument littéraire chinois. Il date des Zhou et, pour l'essentiel, de la première moitié du premier millénaire avant notre ère. Il en existe une traduction française par S. Couvreur, rééd. Taichung 1967, notre citation est tirée de la p. 454.
- 27 «Commentaires de (maître) Zuo» (sur la *Chronique des Printemps et des Automnes* (*Chunqiu*) de la principauté de Lu). Trad. S. Couvreur, Paris 1951, 3 vol. Le texte historique le plus riche avec le *Shiji* pour l'étude de la Chine ancienne. Notre citation est prise au tome I p. 166 et 487.

ministre, le *sikong*, était chargé de distribuer les terres inoccupées (*Liji* trad. t. 1, p. 88, n. 3). Mais l'essentiel des terres à occuper sont à conquérir, il convient donc de savoir quels sont les territoires à prendre, leur intérêt stratégique, économique ou politique, puis d'enquêter sur les conditions de terrain pour engager une action militaire; enfin, une fois la conquête faite, de parfaire les connaissances géographiques pour améliorer le contrôle des terres annexées. Sous les Royaumes combattants (-475 à -221), les armées étaient commandées par des généraux, auparavant elles l'avaient été par les rois eux-mêmes²⁸. Cette spécialisation alla de pair avec l'apparition de l'utilisation de la géographie et des cartes militaires (voir *infra*). Le savoir du géographe va donc avant tout être destiné aux chefs de guerre²⁹. Ce savoir devra se porter sur le territoire ennemi avant même d'avoir trait au sien propre. Ce sont les zones frontières qui seront les plus disputées, les plus propres à contestation donc à confrontations armées: «La géographie le montre, dit J. Delumeau³⁰, toute crise importante se trouve située dans une zone frontière». Les montagnes et les rivières servent très fréquemment en Chine – et ailleurs – de frontières naturelles, on ne peut s'étonner qu'elles aient été particulièrement étudiées (le cas le plus frappant est celui du *Shuijing*). Une fois fixé le choix du territoire à conquérir, il faut donc mener cette enquête (rappelons que c'est là le titre de l'ouvrage d'Hérodote, écrit pour le compte de l'impérialisme athénien, voir Y. Lacoste *op. cit.*, p. 11).

Le *Guanzi*³¹ insiste beaucoup sur la nécessité de se procurer des cartes du territoire convoité pour y repérer les accidents de terrain. «Ceux qui connaissent les monts et les forêts savent conduire une armée» indique Sunzi³² qui ajoute qu'il convient absolument de «connaître en contrée ennemie les montagnes, les forêts . . . et le terrain pour vaincre.» D'autres

L'expression Chunqiu «Printemps et Automnes» dont on retrouve curieusement l'équivalent dans Thucydide sous la forme «Hivers et Étés» (II 1-1, éd. Pléiade p. 788 n. 2) a servi à désigner la période de l'histoire chinoise qui s'étend de -770 à -475.

28 Voir Sunzi trad. *Sun-tzu, The Art of War* S.B. Griffith, Oxford UP, 1975, p. 2 n. 1. On sait que ce mouvement historique fut de même suivi à Rome (cf. César in *Historiens romains*, Historiens de la république II, Paris 1968, p. 1097).

29 Y. Lacoste *op. cit.* p. 11.

30 *La peur en Occident*, Paris 1978, p. 356.

31 Ouvrage très composite attribué au philosophe Guanzi (?-645 av. JC); en réalité la plupart des chapitres datent du -3^e s., peu de la fin du -4^e, les autres du -2^e et même du -1^e s. Voir *Kuan-tzu, a repository of early chinese thought* by W.A. Rickett, Hong Kong 1965. Notre citation est extraite des p. 234-5.

32 Trad. (réf. n. 28) p. 104, 105, 129 et 138.

exemples nous sont fournis par Qin, qui finira par conquérir l'ensemble de la Chine, lui donnera son nom et fondera l'empire. On présenta en -227 au roi de Qin une carte du territoire particulièrement fertile du Zhili³³; c'est dire qu'au -3^e s. les cartes militaires paraissaient déjà de précieux instruments de la conquête (dans ce cas précis, il s'agissait d'un cadeau, empoisonné certes mais d'un cadeau). On a trouvé, datant de -168, des cartes mentionnant les garnisons et les communications fluviales de Changsha (Hunan)³⁴. Cette pratique sera perpétuée pendant des millénaires par les admirateurs de l'auteur de l'Art de la guerre, Sunzi. On trouvera encore dans le roman *Shuihu zhuan*³⁵ des Yuan (1271-1368), ce conseil donné au commandant en chef d'enquêter sur les particularités géographiques du terrain de l'ennemi.

Ce terrain peut d'ailleurs avoir un rôle actif dans la préparation d'une guerre ou d'une bataille. Le militaire habile peut certes s'en servir: ainsi entre les états de Qin et de Jin, on estimait que le Fleuve jaune et les montagnes «formaient une barrière» qui les séparaient efficacement (voir *Shiji* trad. in *SMT* t. V p. 188); les rivières forment en général de bonnes lignes de défense (*ibid.* t. III p. 218), les inondations y contribuent (voir *Zuo-zhuan* trad. t. II p. 413). Il en est de même pour les montagnes (voir l'état de Lu, au Shandong, tel qu'il est perçu dans le *Shijing* (réf. n. 26) trad. p. 457) qui servaient à définir avec les cours d'eau les conditions géographiques favorables à la fondation d'un fief (cf. *Yantie lun* (réf. n. 11) trad. p. 226) ou d'une capitale: «Au pied d'une grande montagne ou sur une grande rivière, mais pas trop haut pour ne pas être loin de l'eau nécessaire aux canaux, pas trop bas pour ne pas être victime des inondations» (cf. *Guanzi* (réf. n. 31) p. 74 et n. 11). On peut penser que c'est à ce fait qu'est due l'importance qu'eut très tôt l'hydrographie dans la géographie antique en Chine³⁶.

En règle générale, «la géographie sert aussi à organiser les territoires en prévision des batailles» (Y. Lacoste *op. cit.* p. 7). Mais le grand art, si l'on peut dire, est d'utiliser activement ce terrain lorsqu'il est parfaitement

33 Voir *Shiji* (trad. in *SMT* t. IV p. 150 et n. 2).

34 Voir Ngo Van Xuyet *Divination, magie et politique dans la Chine ancienne*, PUF, Paris 1976, p. 163 n. et Y. Hervouet «Découvertes récentes de manuscrits anciens en Chine» in *Comptes rendus des séances de l'année 1977 de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, avril-juin 1977, Paris, p. 391.

35 Trad. «Au bord de l'eau» de J. Dars, 2 vol., éd. Pléiade, Gallimard-NRF, Paris 1978. Notre citation provient du t. 2 p. 953.

36 Voir Y. Hervouet *Un poète de cour sous les Han: Sseu-ma Siang-jou*, BIHEC vol. XIX, Paris 1964, PUF, p. 105 n. 1.

connu: ainsi, on inonda volontairement la capitale de l'état de Xu en -511 (*Zuozhuan* trad. t. III p. 463), les soldats de Jin empoisonnèrent la rivière Jing pour décimer les troupes coalisées contre eux en -557 (*Zuozhuan* trad. t. II p. 296). Mieux: le petit état féodal de Han envoya à Qin, son puissant voisin, un hydrographe chargé de l'inciter à creuser un canal afin d'éviter une attaque de flanc dirigée contre le-dit Han (*Shiji* trad. in *SMT* t. III p. 524). Le piège fut découvert, mais le canal fut conservé et utilisé pour l'irrigation, il contribua ainsi à la prospérité de Qin et à sa future victoire sur Han et les autres principautés!

On voit que l'essentiel de la connaissance géographiques de l'étranger est évidemment à usage interne. Mais il existe une sorte de «géographie» destinée aux ennemis ou aux concurrents, selon le domaine où l'on se place; c'est ce qu'il est convenu d'appeler le mensonge géographique, dont le but est d'abuser ou d'effrayer des groupes sociaux (états, marchands, armées. . .) avec lesquels on se trouve sur un terrain d'affrontement³⁷. De la même façon qu'à la Renaissance, chaque nation a tenté d'impressionner ses concurrents en répandant des récits terrifiants sur ses voyages maritimes (cf. J. Delumeau *La peur en Occident* p. 43), de même qu'Homère a remplacé le Jason de la légende par l'Ulysse d'Ithaque dans son *Odyssée* pour défendre les intérêts des Ioniens face à Corinthe (R. Dion *op. cit.* p. 65, 100) et décrit les rivaux dans la compétition coloniale comme des anthropophages cyclopiens ou que Rabelais a raillé, au plan romanesque, les Suisses et les calvinistes en les décrivant comme des boudins ou des saucisses (*Quart livre* ch. XXXV, éd. Pléiade p. 635), les géographes Han ont peint les pays limitrophes de la Chine dans le *Shanhai jing* comme peuplés d'êtres repoussants, à une époque où ils s'y heurtaient avec plus ou moins de succès: au Nord-est, les Barbares sont des gens «qui se plai-

37 R. Dion (réf. n. 21) *op. cit.* p. 219 indique qu'il «put être une manière d'en imposer aux peuples et d'apporter une contribution positive aux succès des entreprises du souverain d'étendre ses possessions». A l'inverse, le mensonge peut «expliquer» par des voies détournées les échecs d'une politique: ainsi, Strabon (IV-5, 4) justifiant par une description apocalyptique des habitants de l'Irlande le peu d'intérêt qu'il convenait d'attacher à ces peuples, Rome n'ayant pu s'en emparer (*ibid.* p. 257). De même, le mensonge sous la forme banale de l'exagération n'est plus de mise pour un territoire trop bien connu du lecteur (voir par ex. *Shanhai jing* 3-21 a). M. Foucault a noté (in revue *Hérodote* n° 1 p. 83) que dans la correspondance diplomatique du 17^e s., beaucoup de récits fantastiques étaient en réalité des récits codés contenant des renseignements précis sur les ressources économiques, les marchés et les richesses de pays étrangers. On ne trouve pas, à notre connaissance, d'exemples semblables en Chine ancienne.

sent à la concession» (*SHJ* 9–1 b) (tant et si bien qu'ils seront annexés en –108), mais au Sud on trouve des peuples terrifiants (la conquête du nord du Vietnam avait donné lieu à des guerres sanglantes, le pays était ressenti comme très hostile et très lointain). A partir d'observations antérieures de ces peuples du *limes*, d'une importance ethnologique considérable, les rédacteurs de la seconde partie du *Shanhai jing* ont voulu métamorphoser la plupart des «mauvais» Barbares en êtres monstrueux («les Quan Rong sont des chiens» est-il écrit ch. 12 p. 1 b) «justifiant» les guerres menées contre eux par l'impérialisme des Han antérieurs pour la plus grande gloire de la civilisation de ceux qui sont «sous le Ciel». C'est finalement ce mensonge qui sera retenu par la postérité et qui fera du *Shanhai jing* non pas l'ouvrage de géographie qu'il est réellement mais un manuel de mythologie et de démonologie.

On n'a pas fini de mesurer le rôle paradigmatique que joua dans l'esprit des conquérants chinois les récits des aventures du roi Mu (–976 à –922?) des Zhou tels qu'ils sont présentés dans le *Mu tianzi zhuan* «Récits sur le fils du ciel Mu»³⁸ ou les comptes rendus des missions exploratoires qui sont présentés dans le *Shanhai jing*. On a déjà par ailleurs souligné³⁹ l'aspect positif et exemplaires des chansons de geste sur les chevaliers du Moyen Age ou des récits homériques sur les ambitions coloniales grecques: «Longtemps après les temps homériques, on ira chercher dans les récits mythologiques, comme on l'eût fait d'authentiques histoires nationales, le fait qui fonde le droit, le droit d'incorporer à la patrie hellénique des lieux parcourus ou conquis par les héros pour servir des ambitions coloniales» (R. Dion *op. cit.* (réf. n. 21) p. 15).

Un autre aspect est à mentionner dans la fonction politique qui est celle de la géographie en terrain métropolitain ou colonial, c'est celui du *contrôle* du territoire occupé. Les anciens Chinois étaient déjà sensibles à la difficulté d'unifier les mentalités dans un pays de montagnes (voir *Shiji* trad. in *SMT* t. V p. 80 n. 1, il s'agit du nord du Shanxi). On imagine qu'au-delà des mentalités, les intérêts économiques et politiques ne constituent pas une moindre préoccupation pour le prince. La défense de ces intérêts économiques ou militaires était garantie par la construction d'ouvrages d'art dans les montagnes facilitant les communications (voir *Shiji* trad. in *SMT* t. II p. 174: au nord de la boucle des Ordos, travaux

38 Voir notre traduction in *Le Mu tianzi zhuan, traduction annotée-étude critique*, Mémoires de l'Institut des Hautes Etudes Chinoises vol. IX, PUF, Paris 1978. Cet ouvrage date probablement du début du –4^e s., il est anonyme.

39 Voir J. Bédier *Les légendes épiques*, 3^e éd., Paris 1929, 4 vol.

effectués par Qin en -212). Y. Lacoste (*op. cit.* p. 59) a rappelé que «région» venait du latin *regere* (dominer, régir) et indiqué par là le pouvoir créé pour le prince par le savoir du géographe (en chinois, le mot *xian* qui sert à désigner l'unité territoriale de base ou «district», signifie «dépendre, être rattaché à, être lié»).

Fonction mythologico-religieuse

Nous avons vu que, tout comme l'histoire des origines se distinguait mal des mythes, la géographie antique a commencé par ne pas se différencier des légendes ayant trait aux souverains qui fondèrent la Chine.

Certes, l'apparition de la géographie en tant que science et que phénomène d'exploration eut à se départir des systèmes idéologiques hérités des conceptions religieuses et cosmogoniques (voir *supra* Introduction); mais on ne peut pas croire que les préjugés et les superstitions qui servaient aux Chinois des temps anciens à concevoir les territoires inconnus aient disparus avec la pénétration des zones en question. D'abord parce que les intérêts des mythographes ne sont pas ceux des géographes: «Les créateurs de mythes s'intéressaient plus au héros qu'à la réalité» indique R. Dion⁴⁰. Ensuite, parce que de nouvelles terres sont porteuses de nouveaux dieux, de nouvelles croyances et ne font, au mieux, que déplacer l'inconnu et le démoniaque, elles ne le suppriment jamais. De même que les mythes créent des lieux, les lieux créent de nouveaux mythes⁴¹.

Le second but qui sera assigné au géographe consistera donc à renseigner le sacrifiant sur les lieux où se trouvent les dieux et sur les offrandes qu'il convient de leur accorder à titre propitiatoire, pour rendre le territoire ou simplement le passage, favorable à celui qui en est le maître ou désire s'en assurer le contrôle.

40 *Op. cit.* p. 59. Virgile, rappelle le même auteur (*ibid.* p. 60), avait pourtant une bonne connaissance géographique des lieux qu'il essaie de faire passer pour mythiques (voir encore P. Grimal Préface à l'*Enéide*, coll. Poésie-Gallimard, NRF, Paris 1974, p. 13).

41 J. Poirier «Histoire de la pensée ethnologique» (in *Ethnologie générale*, Encycl. de la Pléiade, Gallimard-NRF, Paris 1968, p. 14) a relevé qu'à la Renaissance, après la découverte de l'Amérique, des mythes déformant la réalité d'outremer apparaissent sous plusieurs thèmes, dont «le thème tératologique hérité des fabulations médiévales qui met en scène un bestiaire humain auquel on attachait une crédibilité sans nuance, le thème du bon sauvage. . . et les thèmes mythologiques de l'Eldorado», sorte d'Eden retrouvé. J. Delumeau (*La peur en Occident* p. 235) a noté, quant à lui, que la découverte de la Chine avait permis à celle-ci d'exporter (outre sa soie) le dragon. Voir encore C. Kappler *Monstres, démons et merveilles à la fin du Moyen Age*, Payot éd., Paris 1980, p. 248 et A. Leroi-Yourhan *Le geste et la parole*, Albin Michel éd., Paris 1964, t. I p. 11 à 13.

Ainsi, verrons-nous naître une «géographie religieuse» chinoise tout à fait remarquable dont les intentions sont parfois sans doute plus magiques que géographiques (J. Needham *op. cit.* (réf. n. 8) vol. III p. 504), mais dont l'intérêt est, pour nous et pour les anciens, tout aussi primordial.

L'aventure commençait, pour les géographes mais tout autant pour les autres, lors de l'exploration des territoires dont les dieux étaient inconnus, c'est à dire pour lesquels les divinités «métropolitaines» n'étaient plus efficaces. «Autrefois, à l'époque de l'auto-subsistance villageoise, les pratiques s'inscrivaient dans le cadre d'un seul espace, limité . . . au-delà commençaient les espaces mal connus, inconnus, mythiques. . . (Y. Lacoste *op. cit.* p. 31). Certaines auteurs⁴² ont cru pouvoir percevoir dans les premiers ouvrages géographiques chinois cette volonté de répondre à des problèmes religieux. Selon nous, la chose n'est pas évidente; le but politique est probablement premier dans l'esprit du prince et on peut se poser la question de savoir dans quelle mesure les préoccupations religieuses ne servaient pas de prétexte à l'ambition économique ou militaire. Les principaux souverains mythiques chinois tels Yu le grand qui dompta les eaux (voir *Shujing* trad. p. 38), Shun qui fit creuser les lits des rivières (*ibid.* p. 20) ou Tang qui «combla les esprits des montagnes» (*ibid.* p. 114) ont pris soin de désigner les esprits auxquels on devait sacrifier (*ibid.* p. 379).

Le plus célèbre d'entre eux est, on l'a vu, Yu le grand: il fixa les noms des montagnes⁴³ et «fit fondre des trépieds (*ding*) sur lesquels il fit représenter les différents êtres de telle sorte que le peuple connut les bons génies (*shen*) et les génies malfaisants. Ainsi, le peuple entra au milieu des cours d'eau, des marais, des montagnes et des forêts sans rencontrer (sans avoir à craindre) les êtres malfaisants» (*Zuozhuan* trad. (réf. n. 27) t. I p. 576). Quelques éléments de la religion chinoise antique peuvent nous aider à mieux comprendre ce que les anciens percevaient de religieux dans un territoire et ce qu'ils attendaient des offrandes sacrificielles adressées à des composantes de ces lieux. Les sacrifices constituaient l'essentiel de la «religion» chinoise antique, du moins de celle qui n'avait pas trait au culte familial des ancêtres. C'est pourquoi on a souvent préféré y voir un ensemble de préceptes rituels plutôt qu'une religion, cette dernière étant censée

42 H. Maspero *La Chine antique* (réf. n. 1) p. 506-7 et M. Granet *Danses et légendes de la Chine ancienne* ont pensé que d'était avant tout «pour répondre à des exigences religieuses que furent dressés des catalogues de fleuves et de montagnes» dont les prototypes sont le *Shanhai jing* et le *Shujing* («Livre des rivières»).

43 Voir *Da Dai liji* trad. par B. Grynepas *Les écrits de Tai l'ancien. . .*, A. Maisonneuve éd., Paris 1972, p. 136.

impliquer une foi et une théologie. L'une et l'autre sont passablement absentes des préoccupations des penseurs chinois de l'antiquité, si toutefois l'on exclut Mozi (–V^e au –IV^e s., auteur d'un ouvrage qui porte son nom).

Les montagnes et les rivières recevaient l'essentiel des sacrifices offerts aux divinités de l'espace terrestre (*Shujing* trad. p. 17, 76, 86, *Zuozhuan* trad. t. II p. 49–50, *Liji* trad. t. II p. 270, *Shiji* trad. in *SMT* t. IV p. 479 . . .). Nous n'avons trouvé qu'un seul exemple de sacrifice à la mer: *Gongyang zhuan* in *Chunqiu jingzhuan yinde* (Taipei, 1966, 4 vol. t. I p. 139 1.6) Xi gong 31^e année § 3. On attendaient d'elles «qu'elles soient favorables au peuple» (*Da Dai liji* trad. p. 171), que les rivières suivent leur cours (*Shiji* trad. in *SMT* t. III p. 226), qu'elles ne provoquent pas d'inondations (*Zuozhuan* trad. t. III p. 33 et *Shanhai jing* 4–9 a), que leurs esprits écartent les sécheresses ou les épidémies (*Zuozhuan* trad. t. III p. 272), qu'ils exercent une bonne influence sur la santé (*ibid.* t. III p. 33), qu'ils aident à la croissance des arbres d'une montagne (*ibid.* t. III p. 272); on les prenait à témoin pour signer les traités (*ibid.* t. III p. 486) ou pour garantir la tranquillité du royaume (*Shanhai jing* 5–21 b). C'est sans doute la volonté de distinguer nettement les cultes rendus aux esprits de ceux qu'on devait aux ancêtres qui faisait éviter de donner à un enfant un nom de montagne ou de rivière (*Zuozhuan* trad. t. I p. 93 et *Liji* trad. t. I p. 32).

Le *Shanhai jing* est assurément, comme nous l'avons dit plus haut, le type même du catalogue qui inventorie les territoires et procède à une analyse géographique du paysage chinois tout en indiquant les offrandes sacrificielles à faire pour telle ou telle montagne, région ou rivière. Il dresse la liste des génies, à la fin de chaque paragraphe, les décrit et prescrit le sacrifice qui convient à cette occasion (voir 1–5b, 2–10b, etc. . .). C'est toutefois plus un traité géographique qu'un livre de piété (voir Gragnet *Danses et légendes*. . . (réf. n. 7) p. 260 n. 5). Il est regrettable qu'il ait de tout temps été considéré comme un recueil de *mirabilia* et que, des premiers commentateurs chinois aux analystes occidentaux contemporains, on n'y ait guère vu qu'une imagerie mythologique⁴⁴.

44 On pourrait produire ici des dizaines de citations attestant l'incompréhension fondamentale dont ce texte fut l'objet (ainsi M. Bazin dans sa «Notice du *Chan-hai king*, cosmographie fabuleuse attribuée au grand Yu» in *Journal asiatique* de 1839, p. 355, y voir une espèce de document «pouvant servir à l'histoire des erreurs et des extravagances de l'esprit humain!»). En tant qu'«imagerie mythologique (écrite) à des fins théologiques», il ne saurait avoir été scientifique, pour reprendre l'expression d'E. Gilson in *L'esprit de la philosophie médiévale* p. 103. Je préfère ici rappeler les propos de G. Schlegel (in *T'oung-pao* 1892 vol. III p. 114) qui, percevant sa valeur scienti-

On ne devra toutefois pas concevoir que la liaison du territoire au divin se réduit au seul repérage des dieux dans l'espace envisagé. Il est certain, et cela est d'autant plus évident dans l'antiquité, que le paysage est ressenti comme un être de vie⁴⁵. On peut y voir parfois une volonté sous-jacente d'humaniser l'espace, mais il s'agit bien souvent de lui prêter, à l'instar de tout vivant, une volonté propre, une intentionalité, dont à vrai dire les esprits et les dieux ne sont bien souvent que des personnifications ou simplement des «modes» de son être (au sens que ce terme a dans la philosophie médiévale). Connaître le paysage, c'est non seulement le maîtriser au plan politique et militaire, mais plus encore au plan de l'imaginaire («les choses que nous savons, nous les tenons sinon entre nos mains, du moins dans notre pensée . . . qui nous donne l'illusion d'une sorte de pouvoir sur elles» écrit Proust *A la recherche*. . . éd. Pléiade t. I p. 315). En ce sens, la géographie mythologique est révélatrice des ambitions politiques⁴⁶. Certes, elle ne peut obtenir les mêmes résultats qu'une authentique géographie exploratoire («les peuples ne répugnent pas à admettre les contradictions géographiques quand elles satisfont leur piété» écrit fort justement R. Dion *op. cit.* p. 62), car ses buts et ses moyens ne sont évidemment pas identiques, mais on ne peut tenir pour dérisoires les recherches entreprises par exemple sous Qin Shihuangdi (r. -221 à -210, fondateur de l'empire) pour rechercher au milieu de la mer trois montagnes surnaturelles peuplées d'immortels (voir *Shiji* trad. in *SMT* t. II p. 152). Elles sont révélatrices de la mentalité superstitieuse de Shihuangdi, mais aussi de l'impérialisme insatiable des Qin qui ne sera dépassé que par celui des Han antérieurs (-206 à 9) (voir P. Deffontaines, *Géographie et religions*, Paris 1948, p. 280 qui rappelle ce fait). Elles permirent enfin très

fique, le caractérise comme un livre «dont on dit tant de mal, mais qui prouvera avec le temps être aussi peu menteur qu'Hérodote». Le problème de l'antériorité du mythologique par rapport au géographique est posé par Granet in *Danses et légendes*. . . p. 339 n. 1 et p. 505 n. 2 ainsi que par H. Maspero «Légendes mythologiques. . .» p. 67. Il n'est pas certain qu'ils aient eu raison d'affirmer cette antériorité (voir G. Dumézil «Temps et mythe» in *Recherches philosophiques* t. V, 1935-6, p. 235 à 251.

- 45 Comme un corps humain même, ainsi que l'a bien noté M. Ronai (in revue *Hérodote* n. 1 p. 148). «Ce recours à l'anatomie dans le lexique ou la description, traduit un certain type de fétichisme du paysage.» Voir encore M. Cartry «Du village à la brousse ou le retour de la question. A propos des Gourmantché du Gobnangou (Haute-Volta)» (in *La fonction symbolique*, Essais d'anthropologie, sous la dir. de M. Izard et P. Smith, Gallimard-NRF, Bibliothèque des sciences humaines, Paris 1979, p. 278).
- 46 Sur le point particulier du totémisme, G. Roheim (*Héros phalliques*. . . (réf. n. 17) p. 37) a bien vu que celui-ci est, en fait, une méthode de division territoriale.

probablement une meilleure connaissance des côtes coréennes, japonaises (et, qui sait?, d'Hokkaidō, de Sakhaline, des Kouriles?) quoiqu'en dise Sima Qian (in *Shiji* trad. *SMT* t. III p. 437: «des hommes sous Qin Shihuangdi débitèrent des fables à ce sujet»). Sima Qian est un esprit fort qui se refusa à croire les «extravagances» du *Shanhai jing* (*Shiji* ch. 123 p. 3179 éd. Zhonghua shuju).

Enfin, une particularité fondamentale de la mythologie chinoise antique est qu'elle s'appuie sur une topographie et une toponymie relativement précises: le mythe explique le pourquoi du lieu et le lieu le comment du mythe. Il est extrêmement intéressant d'étudier le déplacement du lieu des mythes au fur et à mesure de l'expansion territoriale chinoise⁴⁷. «Le mythe plagie l'histoire pour donner un fondement à un nom de lieu» indique fort justement G. Roheim (*op. cit.* p. 273). Pour parler plus plaisamment, si le paradis ou l'enfer devaient être décrits en Chine ils seraient situés, non dans d'insondables abîmes imaginaires comme chez Platon (voir *Phédon* III d et s., éd. Pléiade p. 846–9), mais, très précisément, le premier à Suzhou, le second à quelques *li* au nord ou au sud de telle localité de Sibérie méridionale (le Nord est en rapport avec le Noir, l'Inconnu, l'Hostile)!

Fonction économique

Parallèlement à la division territoriale politique de la Chine en neuf provinces à laquelle Yu le grand est censé avoir procédé, le *Shujing* (cf. «Yugong» trad. p. 63 et s. et *Shiji* trad. in *SMT* t. I p. 102) nous apprend qu'il effectua un classement du territoire chinois en neuf catégories relatives à la qualité de la terre et au tribut qu'elles devaient fournir.

Le fait que cette répartition ait été placée *in illo tempore*, comme dit M. Eliade, prouve que pour les anciens Chinois cette notion de tribut fut très tôt essentielle dans leur conception du territoire sur le plan économique. Nous ne nous hasarderons pas à dégager l'économique du politique ou inversement, leur imbrication est pour nous évidente. Il n'est pas certain qu'il en ait été ainsi dans la Chine ancienne où les textes ne permettent pas d'affirmer que les princes d'alors établissaient une distinction bien nette entre la conquête militaire et l'accaparement de nouvelles res-

47 Cette question sera traitée dans le cadre du travail que nous préparons sur *Le Shanhai jing. Etude sur la mythologie de la Chine antique*. Plusieurs exemples apparaissent déjà dans les notes de notre traduction de cet ouvrage (réf. n. 9) 9–2b n. 9, 10–3a n. 4 et *passim* et dans notre analyse du *Mu tianzi zhuan* (réf. n. 38) p. 176 et s.

sources. Toutefois, puisqu'à nos yeux ce *distinguo* existe dans un rapport dialectique, nous nous devons de l'utiliser pour affiner notre analyse.

On a vu plus haut combien la terre était perçue en fonction des potentialités qu'elle recérait (voir encore *Shiji* trad. in *SMT* t. I p. 274; *Guliang zhuan* Cheng 18^e année § 11, p. 251 du t. I de *Chunqiu jingzhuan yinde* ou Zhuang 28^e année § 5 et 31^e année § 5, p. 75 et 78 d'*ibid.*; *Zuozhuan* trad. t. II p. 56; *Liji* trad. t. II p. 466. . .), mais c'est le chapitre «Yugong» du *Shujing* (*loc. cit.* et *Shiji* trad. in *SMT* t. I p. 107 et t. III p. 520) qui le premier fait état du système du tribut, établissant un rapport direct, mécanique, entre la valeur d'une terre et le tribut que ses habitants ont à livrer au roi («Yugong» veut dire, on l'a vu, «Tribut de Yu»).

Par exemple, la terre noire de sixième catégorie de Yanzhou livrera un tribut de neuvième ordre (*Shujing* trad. p. 66), la terre blanche de troisième catégorie de la province de Qing devra verser un tribut de quatrième ordre (*ibid.* p. 67), les habitants de la province des bords de la Huai, terre rouge de deuxième catégorie, auront à apporter un tribut du cinquième ordre (*ibid.* p. 69), ceux de la province de Yongzhou, terre jaune de première catégorie, devront un tribut de sixième ordre (*ibid.* p. 79), etc. . .

Ce tribut consistait en pierres précieuses, musicales ou «étranges», en perles ou jades divers (*Shujing* trad. p. 71, 79), en pierres meulières, en bois de pin (*ibid.* p. 67), de sterculier, de cyprès, en arbres fruitiers (pamplemoussiers, orangers. . .), en «arbres à laque» ou sumacs, en cinabre, bambous, plumes de faisans ou d'autres oiseaux, poissons (*ibid.* p. 69), dents d'animaux, tortues (*ibid.* p. 74), peaux d'ours, de renards ou de chats sauvages (*ibid.* p. 77), mais surtout en métaux divers (*ibid.* p. 71), ou plus précisément en fer ou argent (*ibid.* p. 77). On verra que ce sont essentiellement les métaux qui font l'objet de la convoitise des états à l'époque dite des Royaumes combattants et du début de l'empire; on voit déjà pourquoi.

Le «Yugong» est à l'origine d'un type de littérature de géographie économique appelé *zhigong tu*, destiné à commenter les cartes de contrées tributaires (voir J. Needham *op. cit.* (réf. n. 8) vol. III p. 508). D'aucuns ont même cru voir dans le *Shanhai jing* un des tout premiers exemplaires de la littérature de *zhigong tu*⁴⁸; notons cependant que cet ouvrage n'a jamais procédé à une appréciation quantitative des ressources des territoires qu'il décrit, de même qu'il n'évoqua jamais l'idée de tribut ou d'impôt.

48 Wang Yizhong «*Shanhai jing tu yu zhigong tu*» in revue *Yugong* vol. 1 n° 3 (p. 6 et 7), 1^e avril 1934, Peiping (en chinois).

Du septième au cinquième siècles avant notre ère, des réformes agraires consistant en la création d'un impôt, *fu* (en remplacement du tribut, *gong*), une répartition des terres et une réorganisation de la population se produisirent peu à peu sur l'ensemble du territoire chinois. Petit à petit, pour les paysans serfs attachés au champ commun (système dit du *jingtian* «champ en forme de caractère puits»), la corvée se transforma en impôt fixe⁴⁹.

Cette période précède une ère d'accroissement des richesses, du développement de l'artisanat et du commerce (cf. L. Vandermeersch *op. cit.* p. 107 et 122). L'établissement de l'impôt va correspondre à un nouvel état de l'occupation de la terre, à un développement des innovations technologiques (première mention du fer en -512 dans le *Zuozhuan* trad. t. III p. 456, utilisation de l'acier dès les Royaumes combattants. . .) et à une accélération progressive de l'histoire caractérisée par la création de pactes militaires qui entraînent la chute (donc l'accaparement) de principautés entières.

L'établissement des rôles d'impôts va donc se faire, comme pour le tribut, à partir de catalogues ou d'inventaires des richesses établis, au départ du moins, grâce aux enquêtes de géographie économique. C'est ainsi que le *Zuozhuan* (trad. t. II p. 439) mentionne une recherche de ce type menée dans l'état de Chu (sud du Fleuve bleu) en -547 où le ministre de la guerre fut chargé d'«inscrire les terres labourables, les produits des montagnes et des forêts. . . marquer les terrains humides et salés (pour en exiger des impôts moins considérables), calculer l'étendue des terrains inondés aux frontières de l'état. . . déterminer les contributions à fournir.»

On imagine aisément le rôle du géographe sur le terrain lorsqu'il s'agit d'effectuer le relevé des terres et des étendues d'eau d'un état. Il ne nous reste malheureusement aucun exemple concret de ce type d'enquête, on peut cependant espérer que quelque fouille apportera un jour des preuves palpables de ce qu'évoquait le *Zuozhuan*.

Si la géographie a pu servir au contrôle économique d'un territoire donné, elle a également été utilisée au plan démographique pour une meilleure appréciation des richesses humaines. Guanzi a sans doute été le premier à conseiller à son prince de mettre sur pied un recensement de la population (en distinguant célibataires, veufs, indigents et malades. . .) et un décompte des habitants ayant entrepris de défricher des terres pour

49 Dès -667 dans l'état de Qi. Pour plus de détails, voir L. Vandermeersch *La formation du légisme* (Recherche sur la constitution d'une philosophie politique caractéristique de la Chine ancienne) PEFEO vol. LVI, Paris 1965, p. 92.

les cultiver (voir *Kuan-tzu* trad. p. 111, ch. Wen). Il recommandait de favoriser une population nombreuse donc puissante, selon lui. Cette option fut celle de tous les philosophes et politiciens légistes dont il est, par bien des aspects, l'ancêtre.

Il n'entre pas dans notre propos d'étudier, même sous son aspect de «géographie humaine» les conceptions démographiques de la Chine ancienne, cela a été fait par ailleurs⁵⁰, mais plus d'indiquer que la géographie chinoise de l'antiquité ne dissociait pas dans ses recherches les potentiels humains des ressources économiques au sens strict du terme.

Le *Shanhai jing*, qui se veut plus un ouvrage de géographie que d'ethnologie (contrairement au *Huainan zi* qui parle de «peuple» là où le premier écrit «territoire, état»), place presque sur le même plan les animaux, les plantes, les minéraux et les hommes qui se trouvent sur un territoire donné, preuve que ces derniers sont tout autant des ressources, donc des richesses, potentielles.

Il semble que dans tous les exemples que nous puissions tirer des textes anciens portant mention des renseignements de géographie économique, l'intérêt ait été avant tout centré sur la richesse en métaux des sous-sols. Dans le *Shanhai jing*, trente-quatre noms de localités renfermant dans leur sol du minerai de fer sont signalés (noté par L. Vandermeersch in *La formation du légisme* . . . p. 76), le cuivre apparaît vingt fois, l'argent treize fois, par contre le «métal» est mentionné à cent six reprises et uniquement dans la première partie de l'ouvrage (ch. 1 à 5, la plus ancienne). Dans un cas précis (ch. 5 p. 54a), on indique clairement que le métal peut avoir une utilisation militaire. Le *Zuozhuan* (trad. t. I p. 576) insiste également sur l'importance qui était accordé à ce matériau, puisqu'il indique qu'il constituait une part essentielle du tribut de certaines contrées. Toutefois, l'époque archaïque était plus intéressée par la nature des sols (voir les textes cités plus haut tirés du «Yugong»), le *Shanhai jing* n'y accorde qu'un intérêt secondaire (cf. par ex. ch. 5 p. 2a); la valeur de la terre dépendait plus sous les Royaumes combattants et l'empire de son sous-sol et des minerais qu'il recélait que de son sol à vocation agricole (il a existé une pratique qui consistait à acheter des terres aux Barbares à cette fin, voir par ex. en -568 *Zuozhuan* trad. t. II p. 207).

Le développement de l'agriculture, les besoins énormes en minerai de fer et en bronze à la fin des Royaumes combattants et au début de l'empire

50 Voir «Les conceptions démographiques dans l'antiquité chinoise. Quelques réflexions» par M. Cartier et R. Mathieu in *Annales de démographie historique*, 1974, Mouton éd., p. 375 à 389.

à des fins d'utilisation militaire expliquent, avec l'accroissement de la population, les recherches qui durent systématiquement être entreprises pendant cette période et dont nous conservons quelques traces dans les citations sus-mentionnées. L'accroissement du trafic commercial avec l'Asie centrale aux -4^e et -3^e siècles dut s'appuyer sur les connaissances géographiques empiriques des marchands de l'époque des Royaumes combattants; on peut penser que ce sont ces savoirs en miettes qui ont constitué un premier embryon de la science géographique des traités, tel le *Shanghai jing*, ce qui expliquerait (outre son imprécision) le fait que les toponymes de cet ouvrage soient souvent sans équivalent dans la littérature officielle, peu connue des marchands ou des militaires. Sima Qian dans son *Shiji* (trad. in *SMT* t. I p. 213) a évoqué l'enrichissement des marchands qui voyageaient, emportant la soie et la laque (voir Yü Ying-shih, *Trade and expansion in Han China*, Berkeley 1967, p. 24), rapportant, sous l'empereur Wu (r. -140 à -87) le vin de raisin de l'Asie centrale⁵¹ mais aussi et surtout des chevaux, des techniques et des connaissances géographiques nouvelles teintées, elles aussi, de mythologie.

II

Les géographes disposaient, dans la Chine ancienne, d'un arsenal de moyens qui autorisait leurs enquêtes et donnait à celles-ci une forme susceptible d'être communiquée à leurs commanditaires. Nous les classons en quatre groupes principaux: la toponymie, les traités de géographie, les calculs géodésiques et la cartographie. On peut éventuellement y ajouter les représentations artistiques ou les poésies, mais quoique celles-ci aient aussi un intérêt géographique, elles n'ont aucune valeur scientifique et ne furent certainement jamais utilisées dans ce domaine.

51 Voir K. Schipper *L'empereur Wou des Han dans la légende taoïste (Han Wou-ti nei-tchouan)*, PEFEO, vol. LVIII, Paris 1965, p. 71 n. 3 et J. Gernet *La vie quotidienne en Chine à la veille de l'invasion mongole, 1250-1276*, Paris 1978, p. 146. H. Maspero (*La Chine antique* p. 505) situe le début de ce processus d'échange à partir des environs du -5^e s.; il n'est pas certain – du moins d'après ce que les textes et l'archéologie nous en laissent savoir – que ce phénomène ait été organisé à une époque si précoce, pour l'Ouest en tout cas; pour le Nord, nous avons des preuves palpables dans les soies du -5^e s. trouvées vers l'ancien site de Pazyryk en Sibérie méridionale (voir *Frozen tombs of Siberia, the Pazyryk burials of iron age horsemen*, by J. Rudenko, London 1970, p. 206, 306).

Nous trouvons en effet mention de sculptures représentant des montagnes (voir *Liji* trad. t. I p. 734 ou t. II p. 187): «(Dans le grand temple du palais de Lu), la sculpture avait représenté des montagnes sur les chapiteaux des colonnes. . .», «Guanzi de Qi (avait fait représenter) sur des colonnes de ses édifices des montagnes sur les chapiteaux. . .» Nous avons vu plus haut que sur les trépieds que le *Zuozhuan* mentionne (trad. t. I p. 576) figuraient des paysages «pour que le peuple les connût». On trouve enfin dans le *Shijing* (par ex. trad. p. 53) des poèmes chantant la beauté des monts et des fleuves; mais tout cela ne constitue guère une œuvre d'exploration. Ce n'est pas le cas de la toponymie.

La donation d'un nom à un lieu revêt dans la géographie antique une importance extrême. Platon note⁵² que Socrate dit: «Celui qui a établi les noms n'entend pas signifier un mouvement et une transition des choses, bien plutôt au contraire une immobilité.» Il y a en effet dans cette action une volonté de figer le monde dans son état présent pour des motifs aussi variés qu'évidents. La toponymie est révélatrice des ambitions de celui qui est amené à la fonder. Le géographe, le marchand, le politique ou le militaire ne donneront pas le même nom au même lieu. La géographie chinoise antique est pleine de ces lieux qui ont plusieurs appellations, car non seulement celles-ci évoluent avec les situations politiques de l'Histoire, mais varient également en fonction de l'origine géographique de chacun à une même époque. Inversement, des toponymes identiques peuvent désigner des lieux que séparent des centaines, voire des milliers de kilomètres. On trouve souvent des noms de lieux connus qui ont servi à désigner des contrées peu ou mal connues. Il en résulte une extrême complexité lors de l'identification des lieux, surtout lorsque s'ajoute à ces difficultés variées, des erreurs de copistes, des interversions des fiches de bambous reproduits ensuite pendant des siècles (voir par ex. *Shanhai jing* ch. 3 p. 25b). Pour un même toponyme, il est aussi très fréquent de rencontrer de nombreuses variantes de graphie du caractère (par ex. *Shanhai jing* 5-38a, 5-39b). Il est rare que des noms de lieux traversent intacts les millénaires de l'histoire chinoise (par ex. *Shanhai jing* 3-8b), généralement les problèmes d'identification restent importants et délicats, compte tenu également de l'évolution de l'aspect des territoires (par ex. changement de lit d'un cours d'eau, cf. *Shanhai jing* 3-23b n. 10 ou 4-2b n. 5. . .).

L'évolution de la toponymie à travers les âges, si elle constitue une difficulté pour le chercheur, est aussi un précieux instrument de recherche

52 *Cratyle* 437c; voir *Œuvres complètes* éd. Pléiade t. I p. 686.

historique⁵³. L'étude systématique de celle-ci permet en effet de dater un texte. C'est ainsi que l'on trouve dans le *Shanhai jing* (1–7a) des toponymes identiques à ceux du *Hanshu* («Histoire des Han» antérieurs) et du *Hou Hanshu* («Histoire des Han postérieurs») mais qui ne correspondent pas au texte du *Shujing*, ou qui (par ex. 2–27b) sont en rapport avec ceux du *Hanshu*, du *Hou Hanshu* et du *Sanguo zhi* («Histoire des Trois royaumes») mais pas avec le texte du *Shiji* (réf. n. 3). Ces changements sont dus à des motifs politiques⁵⁴ mais aussi à des raisons religieuses constituées par le tabou d'un nom d'empereur ou de prince (par ex. *Shiji* trad. in *SMT* t. II p. 500 ou *Zuozhuan* trad. t. I p. 94); parfois, il n'est pas possible de connaître les raisons d'un changement brusque: ainsi la Gu au Henan s'appelait Jian jusqu'en –544 (voir *Shanhai jing* 5–19a), date à laquelle cette appellation fut changée pour des motifs qui nous échappent; problème voisin pour le mont Heng du Hunan (cf. *Shanhai jing* 5–46a n. 8).

Voici un autre exemple montrant qu'un même toponyme peut désigner deux lieux fort éloignés l'un de l'autre: ainsi Zhupi (in *Shanhai jing* 1–7a n. 4) est à la fois un nom de lieu du Xinjiang et un toponyme du Zhejiang. On trouve encore des cas où un toponyme est transposé d'un endroit à un autre⁵⁵ à la suite d'une migration de la population. A tel point que lorsque des textes chinois anciens évoquent le même nom de lieu, la question est toujours de savoir s'ils parlent bien du même lieu (par ex. la rivière Yang in *Shanhai jing* 2–22b n. 5, *Shuijing zhu* 20–2a, *Huainan zi* 4–3a, *Mu tianzi zhuan* 2–3b, etc. . .).

En règle générale, on peut considérer comme acquis que ce type de noms de lieux, désignant des places excentrées par rapport au territoire chinois métropolitain, est tributaire de l'origine géographique du donateur du nom et de l'orientation de ce lieu relativement aux territoires connus. C'est ainsi qu'on peut trouver au Xinjiang des noms de lieux qui

53 Voir A. Dauzat «La toponymie et la géographie humaine» in *Revue de géographie humaine et d'ethnologie* n° 3, juil.–sept. 1948, p. 73 et M. Proust *A la recherche...*, éd. Pléiade t. II p. 418.

54 Un exemple, extrêmement tardif par rapport à l'époque dont nous nous occupons, nous est fourni par le *Shuihu zhuan* (trad. (réf. n. 35) t. II p. 1123): le nom des villes occupées par le rebelle Fang La des Song (960–1279) est changé après leur reconquête pour les «rayer de la carte» et de l'Histoire.

55 Voir par exemple Y. Hervouet *Un poète de cour...* (réf. n. 36) p. 251 n. 1. Ce phénomène n'est évidemment pas propre à la Chine: R. A. Stein in *Les tribus anciennes des marches sino-tibétaines*, légendes, classifications et histoire, Impr. Nat., Paris 1959, p. 75 en apporte la preuve pour le Tibet. Enfin, un des premiers exemples de ce type de faits se trouve chez Hérodote V–52 (voir éd. Pléiade p. 377).

furent d'abord propres au Gansu (Feng in *Shanhai jing* 3-1 a), au Shaanxi (*ibid.* 3-2b) ou encore au Shanxi (*ibid.* 3-3b). . . La liste si elle n'était ennuyeuse pourrait être considérablement allongée. Ce phénomène, dont nous venons de citer quelques exemples pour l'Ouest, se retrouve tout aussi bien pour le Nord-est (toponymes du Hebei servant pour le Heilongjiang) ou pour l'Est (noms de lieux du Shandong utilisés pour désigner des territoires orientaux d'outre-mer), etc. . .

Quant à l'origine géographique de celui qui donne un nom à un lieu, nous savons qu'elle permet d'être retrouvée précisément par l'analyse du toponyme en question, car elle traduit souvent (est-ce conscient ou non, là n'est pas notre problème) une volonté de transposer la terre natale en des lieux qui viennent d'être découverts ou conquis (n'y eut-il pas la «Nouvelle-Orléans», «Léopoldville» ou les «Monts d'Orange». . .). Ces nouveaux toponymes vont encore dépendre, comme nous l'avons entrevu plus haut, de la *fonction* de celui qui les forge: le géographe (c'est essentiellement lui qui donne leur nom aux endroits méconnus dans le *Shanhai jing*) sera sensible à l'aspect physique des lieux: on ne compte plus dans cet ouvrage le nombre de «Grands lacs» ou de rivières dont on n'indique que la couleur. Le politique aura à cœur de prendre possession des lieux en donnant un nom qui permette d'avoir prise sur le territoire convoité en le rattachant sémantiquement, donc au plan de l'imaginaire, à un lieu illustre de l'histoire chinoise⁵⁶. Le marchand portera son intérêt sur les produits de l'endroit et se plaira à rappeler les noms des pierres, des plantes médicinales ou des essences qu'il aura jugées exploitables à des fins commerciales, il tentera de les faire figurer dans la description des lieux ou dans leur nom.

Enfin, il n'est pas rare que l'on rencontre des toponymes qui proviennent de ce que l'on trouve dans le lieu considéré: Vallée des serpents (*Shanhai jing* 5-27b), Mont des ours (*ibid.* 5-37a), Colline des Cinq cerfs (*Mu tianzi zhuan* 6-1 a). . .

Il est certes impossible de distinguer précisément où commence le politique chez le géographe ou le géographe chez le marchand. Nous ignorons en effet qui étaient ces explorateurs qui ont dû suivre les pistes des trafiquants pour le compte des princes ou des généraux. Seuls quelques noms d'illustres militaires ou de célèbres *missi dominici*, tel Zhang Qian, nous sont connus. Ce dernier par son exploration des zones occidentales au -2^e

56 Pour l'époque Yin, voir L. Vandermeersch, *Wangdao*. . . p. 216 n. 48.

s. permet de combler de nombreuses lacunes de la géographie chinoise antique⁵⁷.

Ces connaissances acquises de façon si diverse et empirique furent systématisées et condensées dans des Traités dont nous avons su des exemples significatifs: d'abord le «Yugong», qui date peut-être du –5^e s., et qui constitue le plus ancien document géographique chinois (cf. J. Needham *op. cit.* p. 500 du vol. III), puis le *Mu tianzi zhuan* (réf. n. 38), le *Jini zi* (qui est une géographie économique du –4^e s. (J. Needham *ibid.* p. 643), le *Shanghai jing*, puis le petit chapitre 29 de la première histoire dynastique (*Shiji*), le *Shui jing* de Sang Qin qui fut écrit un peu plus tard au cours du –1^e s. (cf. J. Needham *op. cit.* p. 514), le chapitre 28 «Géographie» de l'*Histoire des Han antérieurs* («Dili zhi» du *Hanshu*) composé vers –20, les chapitres géographiques du *Hou Hanshu* («Traités» n° 19 à 23 de l'*Histoire des Han postérieurs*) qui datent du 2^e s.⁵⁸. Ensuite, viendront, pour l'essentiel, le *Huayang guozhi* en 347, le *Shuijing zhu* de Li Daoyuan (?–527), le *Guadi zhi* en 638, le *Yuanhe junxian tuzhi* en 814, le *Taiping huanyuji* vers 980⁵⁹, le *Da Ming Yitongzhi* terminé en 1461 . . . jusqu'aux dernières grandes encyclopédies géographiques que furent le *Dushi fangyu jiyao* et le *Da Qing Yitongzhi* au 17^e s.

C'est sans doute grâce à l'apparition des premières notions de géométrie appliqués à la géodésie que fut rendu possible l'établissement des premières cartes. On a vu que le premier géodésien mythique fut Shuhai (cf. *Shanghai jing* 9–2b) qui, sur ordre de Yu le grand, mesura la terre. La science des nombres dérivait, en Chine comme ailleurs, des calculs astronomiques; nous ignorons quand et comment ils furent appliqués à la terre, car nous n'avons plus trace de ces premiers calculs. Il nous reste certains décomptes des distances du Nord au Sud de l'empire (26000 *li*) et de l'Est à l'Ouest (28000 *li*, selon le *Shanghai jing* 5–53b) qui sont, non seulement des interpolations tardives, mais encore et surtout des scories de la pensée

57 Voir J. Needham *op. cit.* vol. III p. 523 et surtout F. Hirth «The story of Chang K'ien, China's pioneer in Western Asia. Text and translation of chapter 123 of Ssï-ma Ts'ien's *Shi-ki*» in *Journal of the American Oriental Society*, 1917, n° 37, p. 89 à 152.

58 Voir E. Chavannes «Les pays d'Occident d'après le *Heou Han chou*» in *T'oung-pao* 1907, sér. II, vol. VIII p. 149 à 234 (ici p. 150) et E. Balazs *La bureaucratie céleste*, Recherches sur l'économie et la société de la Chine traditionnelle, Bibliothèque des sciences humaines, Gallimard-NRF, Paris 1968, p. 57 où il présente un tableau complet des monographies (traités) des histoires dynastiques chinoises.

59 Voir Y. Hervouet ed. *A Sung Bibliography*, The Chinese UP, Hong Kong 1978, p. 128 et s. ainsi que pour toutes les œuvres géographiques importantes de l'époque Song (960–1279).

mythologique qui recherche plus l'harmonie des nombres que l'accord avec le réel (le mot *li* en tant qu'unité de mesure n'apparaît pas dans le *Chunqiu* [réf. n. 27]). Le terme *jing* qui a le sens de «latitude», comme le mot *wei* signifiant «longitude», apparaissent, semble-t-il pour la première fois, dans le *Lüshi chunqiu* de la fin du -3^e s. et dans le *Da Dai liji* des Han (trad. [réf. n. 43] ch. 81 p. 240), donc dans une acception inversée par rapport à aujourd'hui. C'est dire que ces notions paraissent bien tardives par rapport aux cinq points cardinaux chinois: Est, Ouest, Sud, Nord et Centre (dans le *Shanhai jing* l'ordre traditionnel est bouleversé, nous avons: Sud, Ouest, Nord, Est et Centre). Le «char enregistreur de distances» aurait été inventé, selon le *Hou Hanshu* (ch. 59, trad. in *Divination, magie et politique*. . . [réf. n. 34] p. 78 n. 4), par Zhang Heng (79–139). Il est malgré tout probable que bien avant le début des Han postérieurs, les Chinois possédaient des moyens de mesurer les distances parcourues, soit en décomptant les pas d'hommes, soit, pour les longues distances, en faisant le compte des tours de roues de char. Ce calcul était, semble-t-il, possible, grâce à un système permettant d'enregistrer (mentalement?) le nombre de bruits faits par un taquet au contact avec un des rayons de la roue du char. L'aimant, quant à lui est connu dès le -3^e s. et le char «montre-Sud» dès la même époque, semble-t-il. On voit que le matériel scientifique à la disposition des géographes était, à cette époque, des plus réduit. On a parfois conclu, à partir de l'imprécision des connaissances topographiques de géographes chinois des Han et de l'absence de notions de géographie strictement définies⁶⁰ à l'impossibilité de localiser «même de façon vague» la plupart des lieux mentionnés dans les traités géographiques anciens en général, dans le *Shanhai jing* en particulier⁶¹. La question n'est pas si aisée, car les anciens Chinois n'avaient évidemment pas les mêmes exigences que nous en la matière; par ailleurs, il faut reconnaître que les descriptions et les distances mentionnées pour des territoires très bien connus sont au contraire remarquables de précision et de justesse. Ainsi, le *Shanhai jing* (3–7 a n. 7) peut-il être plus précis que le grand dictionnaire *Shuowen* (ca. 100) des Han et s'il arrive au *Shanhai jing* de faire des erreurs (par ex. 2–16a n. 7), il a au moins le mérite de nous dire ce que nul autre ouvrage n'a pu nous apprendre, même s'il le fait avec imprécision.

60 Voir, entre autres, P. L.-M. Serruys «Aspects linguistiques de l'hydronomie chinoise» in *Revue internationale d'onomastique*, 1955, t. 7 p. 115 à 123 et Y. Hervouet *Un poète de cour*. . . (réf. n. 36) p. 265 n. 2.

61 Voir Y. Hervouet *Un poète de cour*. . . p. 94 n. 2, 130 n. 2, 263 n. 1, 301, 307. . .

La plus ancienne carte du monde connue daterait de -2350⁶². Nous ignorons tout de leur apparition en Chine, le développement de la cartographie semble avoir commencé vers le -6^e s. avec les plans des premières villes importantes⁶³. Les cartes paraissent être devenues courantes vers le -4^e s. et le -3^e s. (voir *Zhanguo ce* 19-2b et *Sun-tzu* trad. p. 35)⁶⁴. Le *Zhouli* ou Rites des Zhou (trad. Biot t. I p. 192) dit que les *dasitu* devaient préparer les cartes des principautés, que le surintendant des mines était chargé des cartes des zones riches en minerais de fer (*ibid.* t. I p. 377) et qu'il existait des cartographes pour les opérations militaires (*id.* et *Guanzi* ch. 27). Nous ne savons pas toutefois si ces affirmations ne sont pas des interpolations des Han. . . (cf. E. Chavannes art. cités p. 24).

La première référence précise ne se rencontre plus ensuite qu'en -227 (voir *Shiji* ch. 34 p. 1561 éd. Zhonghua shuju, trad. in *SMT* t. IV p. 150) à propos d'opérations militaires menées par l'état de Qin (cf. encore *Shiji* ch. 60 p. 2110 n. 2, ch. 69 p. 2248 ou ch. 81 p. 2440). Plus tard, après la fondation de l'empire, la cartographie chinoise prit un grand développement, surtout sous les Han (cf. E. Chavannes art. cité p. 26): on trouve mention d'une carte hydrographique de l'empire (voir *Shiji* trad. in *SMT* t. II p. 194 n. 5) en -209, puis d'autres cartes en -206 (*Shiji* ch. 53 p. 2014), dans le courant de la dernière année de la dynastie fondatrice de l'empire.

Il est possible que Huainan zi (-179 à -122) ait utilisé, pour l'ouvrage qui porte son nom et principalement pour son ch. 4, des cartes dont nous ne disposons plus, c'est en tout cas l'avis du *Hanshu* (ch. 44 p. 11a). De nouveau en -99 on signale (voir *Hanshu* ch. 54 p. 5a, trad. E. Chavannes in art. cité p. 27) une carte militaire faite par le grand général Li Ling. En l'an 39 de notre ère, on composa une carte de tout l'empire (cf. *Hou Hanshu* ch. 1b p. 11b), sur l'ordre du ministre des travaux publics.

Il ne nous reste malheureusement plus trace de la plupart de ces cartes, puisque les plus anciennes dont nous disposons ne remontent qu'à -168 (voir *supra* n. 34). A tel point que certains ont pu même douter (cf. Jiang Shaoyuan *op. cit.* [réf. n. 20] p. 143) de l'existence des trépieds sur lesquels le *Zuozhuan* nous a affirmé qu'on représentait des cartes de territoires

62 Tablette babylonienne de Sargon d'Akhad, voir A. Barguet commentaire d'Hérodote V-49 in éd. Pléiade p. 1446 n. 3 de la p. 375.

63 Voir *Kuan-tzu, a repository of early chinese thought* p. 234 où l'on cite le ch. «Luogao» du *Shujing* (trad. p. 269 et s.); c'est plus une supposition qu'une certitude.

64 Voir encore E. Chavannes «Les deux plus anciens spécimens de la cartographie chinoise» in *B.E.F.E.O.*, 1903 n° 3 p. 1 à 35 in *Mélanges E. Chavannes* qui ne remonte qu'à 1137 de notre ère.

dont aurait pu s'inspirer le *Shanhai jing*⁶⁵. Ce n'est qu'au 3^e s. avec Pei Xiu (224–271) que naît réellement la cartographie chinoise scientifique avec ses exigences: l'idée de relief et la notion de respect des distances, donc des proportions, telles qu'elles apparaissent dans sa célèbre carte du «Yugong» en dix-huit feuillets.

Hegel a écrit: «Tout ce qui est réel est rationnel et tout ce qui est rationnel est réel»⁶⁶. L'apparition et le développement de la géographie dans la Chine antique est une prise en compte du réel des espaces chinois et étranger et, par là, ils constituent un mode d'accession à une rationalisation qui ouvre la voie à une maîtrise des lieux.

Cette rationalisation nous apparaît comme une émergence d'une Raison issue d'une logique du nombre et de la mesure, rendue possible par l'aboutissement, politique et mental, à la situation et à la notion d'état⁶⁷. Elle est contemporaine de l'éclosion des grands systèmes d'explication philosophico-politiques chinois.

La science géographique fut un élément parmi d'autres de la connaissance que la Chine entreprit d'avoir d'elle-même et des autres ou, plus précisément, d'avoir des autres d'après elle-même⁶⁸. Encore faut-il en effet pouvoir progressivement s'affranchir de la vision pleine d'imaginaire que l'on peut avoir de l'espace dans lequel on vit pour pouvoir envisager que le territoire des autres est compréhensible (com-préhensible) (cf. J. Delumeau *La peur en Occident* p. 42–43, pour ce qui concerne l'espace européen au 16^e s.). Cet affranchissement est d'autant plus difficile à opérer que l'attrait du mythique est plus fort et plus exaltant souvent que celui du réel, car il répond mieux aux besoins de la mentalité primitive et aux

65 Sur cette thèse, voir J. Needham *op. cit.* vol. III p. 489 et s., Wang Yizhong art. cité (réf. n. 48) p. 6 et Jia Cijun «*Shanhai jing tu yu zhigong tu de taolun*» in revue *Yugong*, vol. 1 n° 8, 16 juin 1934, Peiping, p. 34 (en chinois). E Chavannes (art. cité p. 23) réfute l'existence de ces trépieds gravés de cartes. Voir encore H. Maspero «Légendes mythologiques dans le *Chou king*» in *Journal asiatique* t. CCIV, 1924, p. 98.

66 Cité par V.I. Lénine in *Œuvres*, Editions Sociales-Editions du progrès, Moscou 1967, t. 10 p. 365.

67 Voir aussi J.-P. Vernant *Les origines de la pensée grecque*, PUF, Paris 1975, p. 132, *Mythe et pensée chez les Grecs*, FM petite coll. Maspero, Paris 1974, t. II p. 114 et *supra* Introduction.

68 Plotin écrit (*Ennéades* II–3, éd. Les Belles Lettres, Paris 1964, t. 2 p. 34): «... tout est plein de signes. Etre savant, c'est connaître une chose d'après une autre.»

exigences de l'esprit humain en général⁶⁹. C'est le mérite des premiers géographes chinois d'avoir tenté cette gageure: leur monde leur appartenait, il n'y avait qu'à partir.

69 «Les histoires à dormir debout sont elles qui tiennent le mieux éveillé» écrit plaisamment M. Robert in *Roman des origines et origines du roman*, Gallimard, Paris 1972, p. 103.